

## L'avenir du film en salles

Martin Girard

Numéro 128, février 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50741ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Girard, M. (1987). L'avenir du film en salles. *Séquences*, (128), 32–33.

# L'AVENIR DU FILM EN SALLES

Martin Girard

Le Deuxième forum international de Montréal sur l'image, dit Convergence II, titrait, « *Au delà de la technologie* ». Le programme éclectique, reflétait la multiplicité actuelle des moyens de production et de diffusion dans le domaine de l'audio-visuel. Les participants ont donc eu le loisir de choisir parmi des discussions portant sur des secteurs variés: l'avenir du film en salles, la survie du documentaire, les nouvelles technologies, les rapports entre la télévision et le cinéma, le phénomène du vidéo-clip, etc. De nombreux invités participaient à ces discussions, dont Robert Altman, Léa Pool, Jean-Jacques Beineix, Laurie Anderson, Stephen Frears, des techniciens et inventeurs de renommée internationale, des producteurs, des distributeurs, etc.

Cet article traite à peu près exclusivement des problèmes reliés au cinéma. Dans l'ensemble des discussions axées spécifiquement sur le film, des thèmes majeurs ont fait l'objet de nombreuses interrogations et la majorité d'entre elles questionnait l'avenir du cinéma. Un thème, en particulier, est revenu constamment: le sort du film en salles et de son support chimique, en opposition à la diffusion sur cassette vidéo et à la production directe sur support magnétique.

Il y a au moins une chose sur laquelle tous les participants se sont entendus: il est aberrant de croire qu'un film, quel qu'il soit, puisse être avantagé par le petit écran. Techniquement et artistiquement, il n'y a aucun argument valable pour prouver le contraire. On dit parfois qu'un film où abondent les gros plans passe bien à la télévision. C'est vrai dans une certaine mesure si on le compare à un autre film où le cadrage est moins « intimiste ». Par contre, il est important et même vital de tenir compte du fait que le cinéaste qui choisit de filmer un visage en gros plan, procède à un calcul où cette image sera projetée sur un écran de plusieurs dizaines de pieds carrés. Ce gros plan impose aux spectateurs une hallucinante « submersion » que ne peut reproduire la télévision. Il y a d'autres éléments, souvent négligés, jouant en défaveur du petit écran: sa médiocre définition, sa totale incapacité de reproduire fidèlement les couleurs, son incapacité aussi de rendre toute la lumière d'un film, sa limite quant au cadre, que le film soit ou non en cinémascope, etc. Tout cela ne risque pas de s'améliorer avant longtemps. Il n'y a, présentement, aucun consensus mondial pour l'établissement d'un standard de diffusion et haute définition. La technologie existe, elle est même assez remarquable si on se fie aux démonstrations de Sony, mais son application est bloquée par des différends entre les pays. Personne ne s'entend sur un système idéal international. Il y a d'autres innovations à venir. On parle même d'un poste de télévision à écran rectangulaire se conformant aux standards cinématographiques. Mais pour quand? La lenteur actuelle de la mise en marché des nouveaux équipements (comme les magnétoscopes à enregistrement digital) indique que les salles de cinéma sont et seront encore longtemps la seule façon satisfaisante de présenter et de voir un film. D'où l'importance de leur survie.

Malheureusement, le développement commercial actuel du marché de la vidéo montre bien qu'il est largement en avance sur son

développement technologique. Qu'on le veuille ou non, il faut désormais compter sur la vidéo. En 1985, en Amérique du Nord, le public a dépensé autant d'argent dans les clubs vidéo qu'aux comptoirs de cinéma. Certains films sont désormais produits directement pour le marché de la cassette vidéo. À Montréal, plusieurs films sortent chaque semaine en cassette sans jamais avoir été présentés en salle. *Bring on the Night*, par exemple, a été annoncé pendant plusieurs mois dans les salles de la ville, pour finalement sortir d'abord en cassette. Cette situation a l'avantage de rendre certains films accessibles au public, alors qu'ils ne seraient peut-être jamais sortis en salle de toute façon. Mais il demeure que c'est toute l'industrie de la distribution des films qui se transforme et il est raisonnable de craindre que le grand écran sera de plus en plus réservé uniquement à certains films: en particulier à ceux bénéficiant d'un vaste lancement continental. Cela crée une sorte de ghetto-vidéo où se retrouvent parfois des films de grande valeur, comme *Flesh & Blood* de Paul Verhoeven.

Certains distributeurs se spécialisent dans le marché de la vidéo et considèrent que la sortie en salle de leurs films est, soit inutile, soit un mal nécessaire pour donner au film l'allure d'un produit majeur. Ces distributeurs savent que leurs produits vont rapporter plus en vidéo et refusent les frais énormes (tirage des copies, publicité) entourant la sortie d'un film en salle. Pourtant un spectateur en salle rapporte environ 1,25 \$ au distributeur, alors qu'un spectateur louant sur vidéo rapporte à peine 0,25 \$. Le marché de la vidéo reste encore secondaire dans les priorités des grandes maisons de distribution. Mais quand on songe que la Columbia a vendu 400 000 cassettes de *Ghostbusters*, on se rend compte que ce marché « secondaire » est devenu vital pour les distributeurs. Présentement, ce sont surtout les petits distributeurs qui préfèrent concentrer leurs efforts sur la vidéo. Il est donc à craindre que les films à petit budget ou à petit potentiel commercial vont de plus en plus être éliminés des salles et confinés au marché de la vidéo.

Si le cinéphile est perdant dans cette affaire, c'est le propriétaire de la salle qui risque d'en souffrir le plus. Du moins le petit propriétaire. Il est probable que, d'ici quelques années, il n'existera plus de petits

Hall des cinémas Odéon  
au Carrefour Laval



Une des nouvelles salles Odéon au Carrefour Laval.





circuits de cinéma ou de propriétaires indépendants (à l'exception des salles de répertoire, mais elles devront présenter de plus en plus d'exclusivités). À Montréal, la petite chaîne de France-Film a été achetée par le géant Cineplex Odéon. Mis à part les salles de répertoire ou de porno, il ne reste plus que deux chaînes: Cineplex Odéon et les Cinémas Unis. Il en est ainsi partout au Canada. L'avenir des salles de cinéma semble devoir passer par cette inévitable réduction: quelques chaînes seulement, mais géantes et donc suffisamment fortes financièrement pour affronter la nouvelle concurrence de la vidéo. La chaîne Cineplex Odéon, dont le siège social est à Toronto, possède 1 402 salles-écrans en Amérique du Nord (64 à Montréal), 10 000 employés et un total de 500 000 fauteuils. La compagnie espère grimper son parc de salles à 2 000 d'ici 1990. Cette compagnie vient même de se lancer dans la distribution: *Le Déclin de l'empire américain* est distribué par Cineplex Odéon partout en Amérique du Nord dans sa version sous-titrée anglaise. Ce n'est plus qu'une question de temps avant que cette multinationale se lance aussi dans la production. C'est ce qu'on appelle la concentration verticale. Et c'est peut-être là que réside l'avenir des salles de cinéma.

Mais Cineplex Odéon a d'autres trucs dans son sac pour assurer l'intérêt du public dans le visionnement des films en salles. C'est tout simple: des salles propres et confortables, des systèmes de projection impeccables, des écrans plus grands, etc. On a entendu plusieurs histoires d'horreur à Convergence II, à propos de la condition actuelle des salles de cinéma en Amérique du Nord. Un distributeur américain a déclaré récemment qu'il considérait que 20% seulement du parc des salles américaines étaient vraiment capables de bien présenter un film! La situation n'est pas toujours exemplaire à Montréal non plus. Il faut souvent enjamber les boîtes de popcorn traînant sur le plancher pour gagner son siège et on y parvient le plus souvent à condition que les souliers ne restent pas collés sur le parquet couvert de boissons gazeuses. Il faut, à peu près une fois sur trois, se lever et aller demander au projectionniste si cela ne le dérange pas trop de faire le foyer ou de monter le niveau sonore. À d'autres occasions, ce sont les changements automatiques de bobines qui ne s'effectuent pas. Alors il faut attendre dix minutes, car le projectionniste est occupé dans une des cinq, six ou neuf autres salles du complexe. Tout cela sans parler du terrorisme que pratiquent certains spectateurs qui se croient dans leur salon, sans parler aussi de ces écrans minuscules qui rapetissent à mesure qu'augmente leur quantité dans chaque complexe. Bref, l'amélioration des conditions de présentation des films doit absolument s'effectuer pour contrer l'avance de la vidéo. Car, après tout, lorsque vous regardez un film sur cassette vous avez au moins la certitude qu'il soit au foyer, sans interruption entre les bobines et vous pouvez mettre le volume à votre convenance et jouir du spectacle confortablement et en silence. Il y a eu de bonnes nouvelles, à Convergence II, concernant l'avenir des salles. On a dit, par exemple, que la mode des salles minuscules était définitivement révolue. Désormais, on construit plus grand, avec son Dolby ou THX et projecteurs 70 mm. D'ailleurs, l'avenir réserve peut-être d'autres surprises agréables. Comme des écrans géants de 180°, des projections en 3-D sans perte de définition et sans maux de tête, des films tournés à trente images/seconde pour une définition plus étendue et une luminosité remarquable, etc. Tout cela pourrait redonner de l'éclat à la présentation d'un film en salle. Mais tous ces avantages ne seront réservés qu'à quelques films de prestige. C'est inévitable dans la mesure où actuellement le marché de la vidéo et de la

télévision, payante ou non, assujettit les producteurs au format télévisuel.

Dans le cadre des discussions à Convergence II, il a été longuement question des implications financières et artistiques de cet assujettissement. Pour les producteurs, c'est maintenant une question de non-retour. Il n'y a qu'aux États-Unis qu'un film peut vraiment rentrer dans ses frais uniquement par une exploitation en salles. Au Québec, tous les films sont coproduits avec une ou deux chaînes de télévision. C'est la même chose en France et en Angleterre. Alors que pensent les réalisateurs de cette situation? Eh bien! ils s'en accommodent. Ils n'ont pas le choix. Mais, de l'avis de tous les gens présents à Convergence II, ils produisent leur film en fonction du grand écran. Et si un élément ne passe plus au petit écran, tant pis! Il appert que Léa Pool, par exemple, aura beaucoup de difficulté à faire accepter le format cinémascope pour son prochain film. L'autre problème: les mini-séries. Avec le phénomène des coproductions cinéma/télévision, nos auteurs sont de plus en plus forcés de réaliser des mini-séries que l'on réduit ensuite pour le grand écran. Mais l'expérience prouve que cela donne des films maladroits, mal construits et superficiels. Ce ne sont pas des films, mais des bandes-annonces pour la future diffusion des mini-séries au petit écran. Dans tout cela, nos cinéastes ont l'illusion de faire du cinéma, mais ils font en réalité de la télévision. Dans ces conditions, le grand écran n'est plus qu'un faire-valoir et la télévision le but en soi. Ce n'est pas la solution idéale pour sauvegarder un cinéma véritable pour le grand écran. Mais, là encore, tout est question de gros sous.

Une des nouvelles salles des Cinémas Unis  
à la Place Versailles (Montréal)



Le film a-t-il un avenir en salle? Les tendances actuelles montrent bien que le petit écran, que ce soit via le marché vidéo ou via les chaînes de télévision, impose de plus en plus sa dictature économique sur l'art que nous aimons tant. C'est pourquoi Robert Altman a judicieusement clos les discussions de Convergence II en encourageant tout le monde à aller au cinéma. Il n'y a plus qu'à espérer que les propriétaires de salles fassent leur part en améliorant la condition de leurs cinémas et des projections. Pour ce qui est de la qualité des films: un mauvais film sur grand écran est aussi mauvais sur petit écran. Alors le problème n'est pas vraiment là? Eh bien! oui, il est là aussi. Car le public est beaucoup plus tolérant à la médiocrité lorsqu'il voit un film à la télévision que lorsqu'il a payé six dollars pour le voir sur grand écran. L'avenir des salles de cinéma, le voici: un bon film, bien projeté sur un grand écran, dans un cinéma propre et confortable. C'est tout simple.